

LE JOYEUX REVEIL

CONTE GAI

LA SEMENCE MERVEILLEUSE



TRANSFUSION

— L'analyse du sang nous a montré qu'il serait préférable d'utiliser ce liquide plutôt que du sang, dans le cas de ce malade.



VIEILLE AMITIE

— Prenez une lettre pour ce voyage, pour cette vieille ganache, pour cette canaille de Dupont ; vous y êtes ?
— « Cher vieux ami affectueux... »



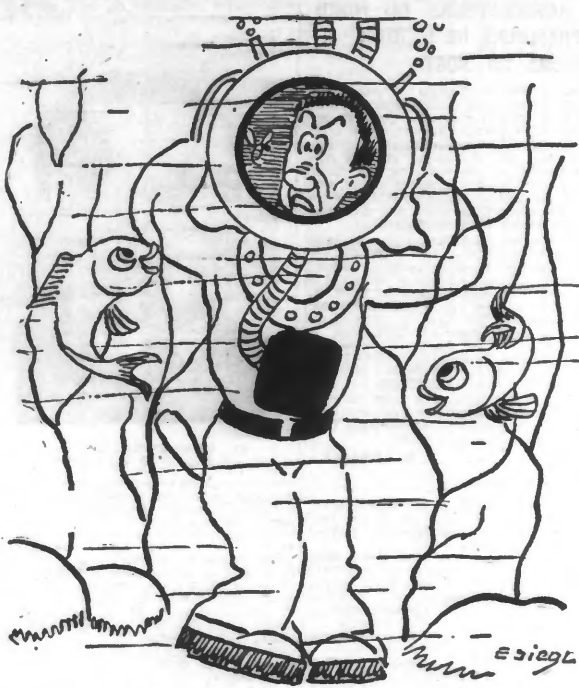
APPARTEMENTS D'AUJOURD'HUI

— Alors, tu dors comme cela depuis quinze jours ?
— Mais pourquoi ne déplaces-tu pas ton lit ?
— Comment, on peut le déplacer ?

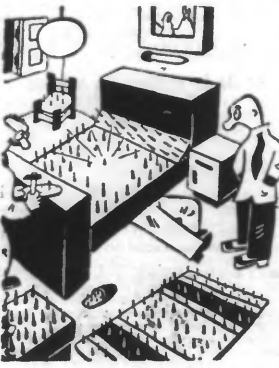


LE BAGNARD ELEGANT

— Mais oui, je fais cela tous les soirs ; comme ça j'ai toujours un pli impeccable.



— Tonnerre de chien ! Remontez-moi vite !... Je ne puis rester avec une guêpe dans mon casque !



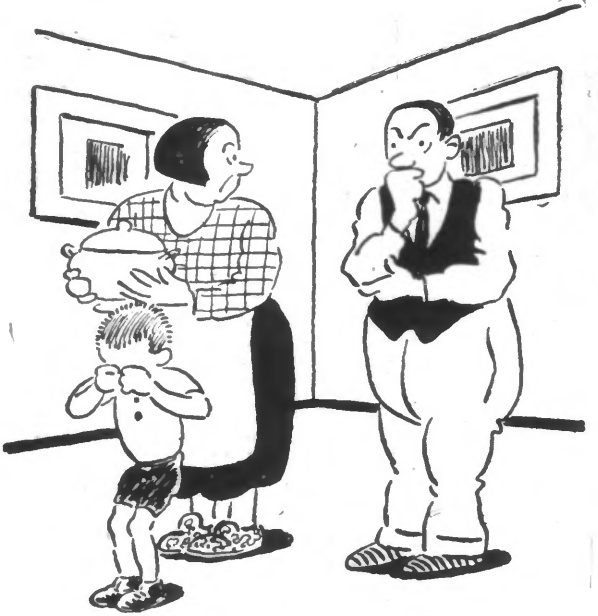
SERVICE SOIGNE

Le Directeur se dispose à recevoir à l'hôtel un fakir indien.



FAÇON DE PARLER

— Adolphe, réveille-toi et va dormir.



— Je me demande de qui il a hérité tous ses défauts ?
— Oh ! ce n'est sûrement pas de moi !...
— Naturellement, toi tu les as tous conservés.



LA FINE EXCUSE

— Qu'est-ce que vous fêchez là, vous ?
— Je viens de me disputer avec le garçon d'ascenseur.



SANG-FROID

— Pardon, je voudrais aller à Versailles.
— Passez par la salle à manger, c'est le plus court.



— A Marseille, mon cher, l'hiver a été plus formidable que dans le Nord. Il faisait tellement froid, coquin de sort, qu'on patinait sur l'eau bouillante !



ETRENNES

— Voilà, Paul mon cher, c'est le dernier paquet.
— Madame, je m'appelle Georges.



POINT DE VUE

— Diable, il est tombé une mouche dans ma bière.
— Bah, ne t'en fais pas, une bestiole si petite ne peut pas en boire beaucoup.



DEDOMMAGEMENT

— Votre chat a mangé mon canari.
— Vous savez, Monsieur, ce qui vous reste à faire.
— Certainement, Madame, je vendrai tous les matins chez vous chanter un brin.



LENDEMAIN DE REVEILLON

— Pouvez-vous me dire quelle heure il est ?
— Cinq heures.
— Du soir ou du matin ?
— Du matin.
— Et dites-moi maintenant si c'est de ce matin ou d'hier matin.

La Grappe aux Levres

par Georges Spitzmuller

— Faudra-t-il continuer les achats, monsieur ? Les Tocana ont fait 2.650 hier, en clôture.
— Voyons, dit le banquier.
Il prit sur la table un bordereau où s'alignaient des chiffres, le contrôla, puis, satisfait, conclut :
— Si nous réussissons, en brisant les cours, à refouler le titre, qu'est-ce que Thalbeumer devra payer en liquidation ?
— Un joli krach en perspective, Go-dèche.
Vilchamps réfléchit une minute. Sur ses traits s'imprimait un sourire et se reflétaient toutes les appréhensions, toutes les difficultés de ces batailles de Bourse dont le succès s'achète par n'importe quels moyens.
— Ce Thalbeumer, qui jouait contre lui, était son pire ennemi.
— Oui, il sautera ! reprit-il, goguenard et farouche. Et après, nous sommes maîtres de faire remonter les Tocana pour réaliser un magnifique bénéfice.
— Il ne faudrait pas que quelqu'un s'avisât de jouer à la hausse dans l'intervalle, émit le démarcheur.
— Qui, et comment ?... Laissons de côté les hypothèses improbables.
— Alors, monsieur, vous vendez ?
— Demain. Je vous passe le tuyau pour rien, mon ami. Faites-en votre profit personnel.
— Et confidentiel ! compléta le démarcheur d'un air entendu.
Quand il fut parti, Vilchamps rouvrit le portefeuille rouge et contempla encore le portrait de Moïna.
— Etrange qualité chez cet homme ! Tout à l'heure, c'était l'obsession des

chiffres et des nombres, des combinaisons vertigineuses où passait la sarabande des millions. A présent, c'était la banalité d'une femme, la souveraineté de l'amour.
Mais ces deux éléments ne s'excluaient pas dans sa pensée. Ils y régnaient ensemble, l'un devant assurer le triomphe de l'autre, pensait Félix Vilchamps.
S'il rêvait d'une fabuleuse fortune, s'il mettait tout en œuvre pour la gagner, ce n'était pas seulement pour dominer le marché financier qui lui avait été rebelle. C'était aussi et surtout dans le but de conquérir Moïna.
Vilchamps ne doutait point que la jeune Polonoise eût épousé Clairault pour la situation ; rang et richesse. De cela, il ne songeait point à la diablerie, certes, ces sentiments s'adaptant absolument à ceux de sa nature à lui, égoïste et intéressé. Au contraire de croire à la cupidité de Moïna le ravissait, car il pouvait en déduire quelle serait accessible à d'autres calculs. Pourquoi son faste, à lui, ne saurait-il conquérir la jeune femme aussi bien que celui de Clairault ? Sa personne n'était-elle pas plus jeune, plus séduisante que celle du baron ?
Félix espérait bien avoir son tour et son heure.
Avec une orgueilleuse faiblesse il prétendait qu'un homme qui a compté la fortune et tenu la tête de la Bourse parisienne est assez puissant et assez

habile pour séduire une jeune étrangère naïve et inexpérimentée.
Le misérable, incapable d'éprouver un sentiment élevé et délicat, ne croyait pas à la noblesse d'autrui.
Manieur d'argent, il pense que tout est subordonné à la force financière, et, partant, que tout s'achète.
Il admirait passionnément la beauté et la grâce de Moïna, sans avoir deviné son âme droite et fière.
Depuis qu'il l'avait vue, la jeune femme occupait à la fois son cerveau et son cœur. Et, depuis son mariage, une attirance jalouse le portait vers celle qu'il avait jetée délibérément dans les bras de Clairault. Il en voulait au baron du bonheur forgé par lui.
Voici plusieurs semaines que les nouveaux époux s'étaient installés à Charrettes, au château de la Palombière. Il ne recevait pas et allait peu dans le monde.
Félix avait à peine aperçu la baronne durant une visite avenue Marceau, et elle lui avait paru plus adorable que jamais. Embellie ?... Non, impossible : la perfection ne se paracheve pas. Mais plus femme, avec un regard plus profond, comme chargé de rêves mélancoliques, et paré aussi d'une distinction plus subtile, plus rare.
Cette ombre légère que Vilchamps avait cru saisir dans les prunelles de Moïna, ne serait-ce pas déjà celle du désenchantement ? Il s'en persuada sans peine, et dès lors s'imagina qu'un autre pourrait ranimer dans ce regard

un peu las et triste la flamme éteinte par le mariage avec un homme trop âgé pour une aussi radieuse jeunesse.
« Cet autre... pourquoi ne serait-ce pas lui ? »
Félix avait trois ans de moins que Rodolphe. Mais paraissait plus jeune que lui. Il n'en était pas encore aux subterfuges qui permettent de ruser avec l'état civil. Il approchait de la cinquante et paraissait à peine quarante ans.
Un vigoureux physique et sa sveltesse demeuraient intactes, grâce à la pratique journalière de la culture physique, de l'escrime et d'autres sports. La lutte quotidienne l'avait trempé aussi. Comme beaucoup d'hommes que les affaires occupent, il conservait l'allure souple, avec un visage étonnamment jeune, des traits mobiles, l'œil vif.
Le banquier se livrait complaisamment à cette constatation avantageuse qui autorisait certains espoirs encore timidement balbutiés. Certes, il se trouvait, physiquement, mieux que Rodolphe. Mais il fallait lutter avec lui sur le terrain du luxe — le luxe qui séduit les femmes, pensait-il — et surpasser le baron.
Voilà pourquoi Vilchamps se sentait un désir frénétique de richesse. Ce besoin, il l'avait toujours eu, mais jamais à ce point. Il ne naissait pas en lui-même, à proprement parler, mais il se développait maintenant d'heure en heure.
« Que je puisse, moi aussi, pensait-il,

créer cette féerie merveilleuse par quoi le baron se débouillait... que je le surpasse... que je paraissais plus grand seigneur, alors je m'imposerais à elle, et mon prestige l'emporterait ! »
Oui, il le fallait ! Vilchamps supplanta Clairault. L'amour de la belle créature était entré en lui. Coûte que coûte, il voulait satisfaire cette passion qui le brûlait jusqu'au sang. Il frémissait de rage en pensant qu'il avait pu organiser le mariage de cette femme merveilleuse ! Ce mariage, — cette infamie, — il en avait touché le prix : les millions de Clairault.
Ce sont ces millions qui servaient de base à l'énorme fortune qu'il rêvait... qu'il lui fallait pour réussir. Et il ne concevait pas l'ignominie d'une pareille combinaison.
Il n'existait plus en lui qu'une pensée, un âpre et farouche désir : conquérir Moïna.
Le rêve n'existait plus.
Cette victoire entrevue, caressée, lui mettait l'esprit en fièvre. Evidemment, il anticipait. Si l'espérance est, comme on l'a dit, un emprunt fait à la satisfaction future, Félix l'escomptait largement.
Extérieurement, il demeurait le même avec sa femme : attentif, cultivant cette cordialité banale des vieux ménages, ses enfants, où fleurit un aimable égoïsme.
Mme Vilchamps continuait à s'occuper de ses œuvres d'assistance et de ses séances musicales. C'étaient les deux

poles de sa vie. Ainsi prise entre l'art et la bienfaisance, elle remplissait ses journées de beauté et de bonté.
Fine et bienveillante, épouse irréprochable, Héliène avait depuis longtemps abandonné toute illusion sentimentale sur son mari. En lui, l'homme d'affaires inquiétait un peu. Souvent elle le voyait préoccupé, mais jamais il ne lui faisait la moindre confiance professionnelle. Ces deux existences n'étaient point associées. Parallèles, elles se rejoignaient pas.
Depuis quelque temps, Mme Vilchamps voyait Félix plus absorbé encore, plus renfermé, plus impénétrable. Après la joie trépidante provoquée par la royale commandite de Rodolphe de Clairault, les heures moroses étaient revenues. Et le banquier paraissait trainer derrière lui un monde de pensées lourdes.
Parfois, il semblait en proie à une idée fixe. Une ombre somnolante au fond de son regard. Il répondait distraitement aux paroles de sa femme. Elle mit cette attitude sur le compte des soucis de la banque.
Elle était loin de la vérité. Son mari pensait à Moïna...
Et c'est en espérant vaincre Moïna qu'il tentait l'opération de vaste envergure menée contre Thalbeumer et son groupe.
(A suivre)